

Mme. Jacqueline BERTET et Pierrette MARTIN

Membres du club de courtines de Saint-Jean-de-Boiseau



« Il y avait une foé, tu sais ben
Une p'tite bonn'femme courtine, pivine, parla parvine,
Qui dit a ses p'tits enfants, courtinez ! pivinez !
Quand vous aurez l'temps ! courtainä ! pivinaï ! »

[Cercle breton de Nantes - Extrait du recueil des chansons
Chantons et sonnons du pays Nantais, 1980]

Boiséennes de cœur, ces deux femmes ont grandi avec le courant capricieux de la Loire. Leur jeunesse a goûté aux échanges fructueux entre les deux rives du fleuve. Amoureuses des choses d'autrefois, elles partagent une même passion : la confection de courtines, c'est-à-dire de nattes de roseaux entrelacées. Cette spécialité boiséenne constitue un excellent isolant qui a été très apprécié. D'abord, utilisées pour des usages domestiques (couverture des sols, tapisseries des murs humides, parois de hangars,...), les courtines s'imposent au XVIII^e siècle pour assurer la conservation des denrées périssables transportées dans les cales des navires en bois. Cette activité, associée à d'autres comme celle de la construction de la batellerie de Loire à faible tirant d'eau (toues ou plates), le transport de bétail, le chargement et déchargement du foin et la pêche, a caractérisé La Télindière, l'un des petits ports, le plus important, de cette commune. Quelques photos souvenirs, quelques échantillons de courtines et une promenade le long de la Petite-Rivière leur suffiront pour évoquer ce petit port et les activités qui l'ont animé.

À la suite d'une rencontre avec un passionné de l'histoire locale, elles ont entrepris des recherches sur l'exploitation de roseaux et la confection des courtines. Un groupe d'environ dix personnes s'est bientôt constitué avec comme ambition de faire revivre cette tradition. À une première journée d'animation, tenue il y a environ une dizaine d'années, d'autres démonstrations se sont succédées : « Dès qu'il y avait une fête traditionnelle dans une des communes environnantes, nous y participions ! ». Peu de temps après, l'apport des recherches des membres de la Société d'histoire de Saint-Jean-de-Boiseau a enrichi le groupe : « elle nous a donné beaucoup d'idées ».

Autour d'une courtine, elles nous présentent cette spécialité boiséenne qui s'est éteinte au début de la Première Guerre mondiale. « Les nombreuses îles de la Loire servaient à l'exploitation du foin et du roseau. Le roseau, plante qui ressemble à la canne à sucre, était surtout utilisé pour la confection de courtines ». Les *courtineux*, paysans de Saint-Jean-de-Boiseau, autrefois Saint-Jean-de-Bouguenais, qui récoltaient le roseau : « le roux » avaient le monopole de cette fabrication qui a connu son apogée à l'époque du commerce triangulaire. « C'est curieux que cette industrie des courtines se soit développée à Saint-Jean alors qu'ailleurs on n'en a pas du tout entendu parler » s'étonne Mme Martin : « la tradition orale prétend que c'est un marin qui, grâce à ses lointains périple, aurait vu et acquis cette technique. Revenu dans son village natal, il aurait initié les habitants à la fabrication des courtines. C'est vrai que dans certains pays, tel que la république de Guinée ou l'Indonésie, on retrouve encore cette technique. [...] Là-bas, ils se servent des courtines comme éléments de construction ». Les fermiers de l'époque ont pu trouver un intérêt particulier à développer la culture du roseau qui a fortement contribué au rapprochement des îles de la rive sud [...] telles que les îles Bikini et Pivin ». En effet, grâce aux roseaux, la vase transportée par la Loire restait retenue et, avec le temps, finissait par créer de nouveaux terrains appelés *atterrissements*. À Saint-Jean-de-Boiseau, ces nouvelles prairies séparent aujourd'hui la Petite-Rivière de la Loire.

Devant nous, ces deux *courtineuses* confectionnent une courtine : « Maintenant deux lamelles de roseau par-dessus... Là, il y a quelque chose qui ne va pas... Je me suis trompée ». Une brève démonstration de tressage leur suffit pour décrire les étapes à suivre pour faire avec des roseaux, une courtine. « La coupe s'effectuait entre fin août et début octobre [...] C'étaient les hommes qui s'en occupaient. [...] Afin de protéger leurs jambes de l'humidité et des éclisses de roseaux des vasières, ils étaient chaussés de leurs sabots à jambières en tissu épais ». Les roseaux étaient coupés à l'aide d'une faucille spéciale. Une fois coupés, ils étaient mis en bottes : « Nouées en tête et pied, celles-ci constituent des paquets en forme de grands cônes appelés *javelles*. [...] Une fois prêtes, les javelles étaient chargées sur des toues, bateaux plats servant à transporter des marchandises, et ramenées sur le quai. Quelquefois, les enfants en disposaient pour leurs jeux ». Les javelles se conservaient au bord de l'eau ou même « dans les fossés au bord de la route » afin que le roseau, conservé dans un milieu humide, garde de sa souplesse. La confection des courtines se faisait généralement pendant les journées d'hiver, « le soir lors de la veillée avec toute la famille. [...] Il s'agissait d'une activité lucrative qui était souvent accompagnée de chansons ». Tout d'abord, « il fallait couper ou *obier* les tiges de roseaux à la longueur nécessaire pour la réalisation de la natte. Ensuite, les roseaux devaient être coupés dans toute leur longueur ». Pour cela, ils utilisaient une *fendouère*, une sorte de cutter que les *courtineux* tenaient dans la main droite tandis que les doigts de la main gauche étaient protégés d'un *doigteau* et *pouzereau*. Une fois les roseaux ouverts avec un *pouzier*, ils les raclaient pour qu'ils soient les plus plats possibles. Ils séchaient mieux après ! ». Dans la grande pièce de la maison, les tiges de roseaux étaient mises par terre pour être écrasées et ainsi être assouplis davantage : « Pour cela, il suffisait de danser dessus. Les enfants aimaient *torper* ». Enfin, il restait à réaliser le tressage, travail réservé aux femmes : « Il s'agissait d'intercaler les lamelles de deux en deux afin d'obtenir un motif oblique répétitif ».

Afin de mieux comprendre l'univers des courtineaux, ces deux femmes nous invitent à se promener en leur compagnie le long de la Petite-Rivière. « Aujourd'hui, cette rivière qui arrivait jusqu'à l'arsenal d'Indret, s'envase de plus en plus. D'ailleurs, elle est seulement navigable jusqu'à La Télindière ». Lieu de ralliement des pêcheurs de civelles, les quais situés à l'entrée de celle-ci offrent « une vue magnifique ». Depuis la cale, « autrefois pavée » mais aujourd'hui envahie par la nature, l'on aperçoit encore la Loire. Mais, l'accroissement des atterrissements, entre la Petite Rivière et La Loire, nous sépare de plus en plus de la Loire. C'est pour cela que « même si proche, nous avons l'impression que la Loire est éloignée » affirme Mme Bertet. Arrivées au bout d'un petit chemin étroit et abrupt, nous découvrons ce qui reste du petit port de La Télindière. Quelques piliers témoignent de l'existence des anciens Chantiers Minée, « spécialisés dans la petite batellerie de Loire, ils construisaient les fameuses toues ou plates ». À l'origine, situés à l'entrée du village, « c'est seulement quand les atterrissements se sont formés le long du coteau qu'ils se sont installés au bord de l'eau ». À proximité de la rampe de lancement des chantiers, la toue réhabilitée par la Société d'histoire de Saint-Jean-de-Boiseau et un bateau de pêche rappellent la vie de ce village de marinière animé par le trafic de denrées agricoles, le transport de bétail et la pêche. « Il faut savoir qu'autrefois Saint-Jean-de-Boiseau était divisé en trois parties. Il y avait Boiseau, il y avait Saint-Jean et La Télindière. Pour les Boiséens, le village de La Télindière était différent de Saint-Jean et de Boiseau [...] On le surnommait : la bouilla ! [...] Les gens de Boiseau ne fréquentent pas les gens d'ici, ah non ! ».

Après avoir traversé les ruelles de La Télindière, nous rejoignons la « prairie humide de la Loire », dominée par le château du Pé, autrefois situé en bordure de Loire. C'est là où se situait l'ancien petit port de Saint-Jean, « qui desservait sûrement le château à l'époque ». Nous apercevons à peine l'emplacement de l'ancienne cale : « c'est fou ce que la nature prend le dessus. [...] Autrefois, on observait comment les mulons de javelles et de foin étaient chargés sur les bateaux » qui avançaient au rythme de la marée.

Après notre passage chez Mme Martin, un véritable musée du pays de Retz qui domine la Loire et ses prairies, nous rejoignons ce qui reste du petit port de Boiseau. De ce qui était la rivière à cet endroit-là, il ne reste que des souvenirs... L'envasement a fait son œuvre ! « Quand je pense que je l'ai connue navigable » s'exclame Mme Martin : « Je me souviens que nous allions en face, à l'île Pivin, pour l'exploitation du foin, du roseau et pour la pêche. C'était très agréable parce qu'il y avait

plein de poisson. Dans cette rivière, nous ramassions des civelles au seau. À l'époque, il en avait tellement que nous en donnions aux poules. Alors que maintenant... ».

Comme notre balade, les eaux de cette Petite-Rivière touchent à leur fin : « à la différence d'autrefois, ce n'est qu'un filet ... ». Au retour, Mme Bertet et Mme Martin manifestent un sentiment de perte que nuance un projet de faire revivre ces lieux : « Il semblerait que la commune désire rendre accessibles les bords de Loire, sous la forme de chemins pédestres. Il était même question, un moment, de rendre navigable à nouveau la Petite-Rivière... ».



La toue *Saint-Jean* dans la Petite Rivière. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mars 2005)



La Petite Rivière. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mars 2005)



Ecrasement d'une tige de roseau. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mars 2005)



Tressage d'une « courtine » de roseau. (cliché B. Cort Arce, ESTUARIUM, mars 2005)